

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 2

Artikel: Marc-Henri sur les routes d'Espagne : [1ère partie]
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228433>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le départ

Marc-Henri sur les routes d'Espagne

par Jean des Sapins

Par une soirée de fin d'hiver, on cassait les noix chez Marc-Henri. Pour la circonstance, il avait invité ses amis Jules au Sapeur et François du Crétêt qui, munis chacun d'un marteau, s'assirent autour du « boïllon ». Et les noix cassées tombaient une à une, tandis que les femmes gremaillaient autour de la grande table de la cuisine. Pendant qu'elles parlaient des événements du village, Marc-Henri tint à ses amis ce propos :

— Chaque fois que j'ai voulu « prendre le large » vous m'avez suivi. On est allé chez les Anglais, puis chez les Belges. Que diriez-vous d'une virée en Espagne ?

Du coup, François du Crétêt resta immobile, son marteau en l'air. Jules au Sapeur, qui a roulé sa bosse un peu partout avant de revenir à Biollens, hocha la tête et dit :

— Oh ! moi, quand il s'agit de partir, je suis toujours d'accord.

— Voilà ! ajouta Marc-Henri, ce qui m'a décidé. Les journaux qui nous parlent de l'Espagne disent tantôt-ci, tantôt-ça. On sait que les Français ont fermé leur frontière pendant un pair d'années du côté de l'Espagne pour protester contre le régime et que les Anglais ont également boudé. Seuls les Américains, qui sont des gens pratiques, discutent actuellement avec le général Franco. Le mieux, c'est d'aller

voir soi-même de quoi il en retourne.

François du Crétêt qui, à la fois, aime et craint les voyages, acquiesça par son silence.

C'est ainsi que le départ fut fixé pour le milieu de mai.

— C'est au moment des fleurs qu'il faut aller dans le sud, fit Marc-Henri, tandis qu'ici on subit les dernières giboulées. Seulement, on ira jusqu'au sud. Pas question de s'arrêter à Barcelone ou aux Iles Baléares, comme font certaines sociétés de contemporains. Que dirait-on d'un Espagnol qui viendrait à Martigny, monterait à Finhaut et retournerait chez lui en disant : « Je connais le Valais ! » On rentrera au moment des foins et l'on verra ainsi deux printemps !

Et les noix recommencèrent à tomber dans le « boïllon », tandis que le verre de « petit blanc » circulait à la ronde.

Ils partirent par un beau matin de mai et se dirigèrent vers Genève. Marc-Henri, au volant, n'était pas peu fier de piloter sa belle Chevrolet remise à neuf. Il avait à côté de lui Jules au Sapeur qui devait le remplacer — après le centième kilomètre — tandis que François était installé à l'arrière, parmi les bagages.

Genève, la douane, la Savoie. Beaux villages aux vieilles fermes, avec de nombreux troupeaux dans les prairies. En traversant certaines bourgades, ils s'amusaient à repérer les noms de famille.

— Tiens ! disait Marc-Henri, on se croirait chez nos cousins remués de germains, voilà Monod pintier, Janin épicier et Piot quincaillier. On se dirait en plein district d'Echallens.

Déjà, dans le lointain, se profilait la masse rocheuse du Revard qui fait face à la Dent du Chat. Et l'auto arriva brusquement au bord du lac Bourget, lac célèbre chanté par Lamartine

Et soudain les réminiscences scolaires leur reviennent à l'esprit :

« O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure ! » murmure Marc-Henri devenu tout à coup lyrique.

A quoi François répond :

« O temps ! suspend ton vol... » Tandis que Jules au Sapeur ajoute, comme en écho : « Ainsi, le vent jetait l'écume de tes ondes sur ses pieds adorés ! »

La route, taillée dans le roc, longe le lac, alors que, sur l'autre rive, se dresse la masse grise de l'Abbaye de Hautecombe, le monastère où reposent le comte Pierre de Savoie et ses descendants.

En traversant Aix, ils virent ceux qui « prennent les eaux », comme on dit. En effet, ils en prenaient, et de grands verres encore.

— Que le ciel nous préserve d'une telle boisson, s'exclama Marc-Henri. A

ce moment, adieu les Dézaley, les Yvorne et les Mont-sur-Rolle.

Puis ce fut le beau pays arrosé par l'Isère où les noyers sont aussi nombreux que les sapins dans le Jorat. Ils aperçurent la montagne du « Vercors » célèbre par ses résistants et ils arrivèrent à Valence vers l'heure de midi.

Le repas fut arrosé d'un joli Beaujolais et Jules au Sapeur prit le volant pour longer le Rhône. Ils firent une petite halte à Avignon, afin d'admirer le Château des Papes et, comme le soir tombait, ils arrivèrent à Nîmes. Ils logèrent dans un agréable hôtel en face des arènes et s'amusèrent, pendant le dîner, à écouter les conversations.

— Moi, je ne comprends pas ce qu'ils disent, dit François. Ce qu'ils peuvent débiter de paroles en un rien de temps. Tu n'as qu'à tirer la bobine, ça se dévide sans un nœud !

Le lendemain, à la pointe du jour, ils étaient prêts à partir. Frais et dispos, ils s'apprêtaient à franchir, pour la première fois, les Pyrénées. Ils admirèrent les grands vignobles de l'Hérault. A perte de vue, des vignes et encore des vignes. Des hommes, ici et là, travaillent. On fait le premier et peut-être l'unique sulfatage. Le soleil se charge du reste.

— Ah ! ils ont moins de peine que nous à soigner leurs vignes, déclara François, devenu tout à coup loquace. D'abord, ils ne plantent point d'échalas, c'est une économie. Ils n'ont pas de gelées tardives, peu ou pas de mildiou et de belles récoltes.

— Oui, répliqua Marc-Henri, bien que ce ne soit ni du Gollion, ni du Penatzet, ils ont souvent de la peine à le vendre !

Montpellier, Sète, la mer ! Instinctivement, ils arrêtaient la voiture et restèrent muets d'admiration.

Les petites vagues venaient mourir sur le sable des longues plages, tandis

qu'au loin glissaient des voiliers de pêcheurs.

— C'est rude beau, tout de même, fit Jules au Sapeur, qui retrouvait la mer où il avait bourlingué durant sa jeunesse.

A Sète, Marc-Henri voulut voir le port de près.

— Hein ! fit-il, pendant qu'on montait la garde aux frontières durant la première guerre, c'est là qu'arrivait notre blé d'Amérique, là que nos locomotives et nos wagons, stationnaient, attendant le chargement qu'il fallait conduire, à petites étapes, jusqu'à Genève. Quel travail !

A l'horizon déjà, se profilent les Pyrénées. Voici la plaine du Roussillon, toute couverte d'amandiers, puis les pentes verdoyantes arrosées par les « gaves ».

La route monte en lacets, entre des sapins pareils à ceux du Jura, la vallée se resserre et les voilà engagés dans le défilé du Perthus. On s'arrête. Une longue file d'autos, de motos et de cars stationnent, tandis que les douaniers s'affairent. De temps à autre, la barrière s'ouvre et laisse passer un véhicule.

— Quoi ? La porte étroite ! s'écrie Jules au Sapeur.

— Tais-toi ! et laisse-moi faire, réplique Marc-Henri, la douane, ça me connaît !

Et le voilà parti pour palabrer, ayant son sac à main bourré de paquets de cigarettes. Il sut si bien s'y prendre que le jeune douanier qui l'accompagna jusqu'à la voiture se montra déferent à souhait. Pour couper court et éviter d'autres personnages en uniforme, Marc-Henri se tourna vers le jeune homme avec l'air de Louis XIV parlant à son petit-fils, premier Bourbon d'Espagne, et dit : « — Allez, mon fils, il n'y a plus de Pyrénées ! »

Le douanier s'éloigna en riant.

On connaît son histoire. Pas vrai ?

La voiture repartit. Déjà les Espagnols s'approchaient. Alors les cigarettes remplacèrent avantageusement les paroles. Cependant, quand ils eurent passé quatre fois devant des bureaux, ils pensaient en avoir fini, lorsqu'un homme en casquette accourut et dit :

— Eh ! les Vaudois, qu'est-ce qu'on dit de bon ? D'où venez-vous ?

— On est de Biollens, fit Marc-Henri intrigué par cet Espagnol qui avait un rien l'accent de la Venoge.

— Moi ! fit-il, j'ai vécu dix ans à Morges, je connais le canton de Vaud comme ma poche.

Alors François, qui s'était tu jusqu'à présent, déclara :

— C'est donc que vous êtes un peu du pays ?

— Tais-toi, mon petit, je suis plus Vaudois que toi puisque j'ai encore sur la langue le goût du « petit blanc » !

Et ce furent des effusions sans fin. On trinqua, on se tutoya et l'on se dit au revoir comme en un jour d'abbaye. Puis l'auto démarra aux mâles accents de : « Et puis que dans ces lieux... ».

La descente se fit à bonne allure dans les terres fertiles de la Catalogne. A tous les croisements de route ils virent un ou deux gendarmes coiffés de ce curieux bicorné en cuir bouilli, et, dans les rues des villes, Figueras, Gérone, des soldats en kaki.

En fin d'après-midi, des cheminées d'usines et des gratte-ciel leur révélèrent qu'ils s'approchaient de la plus grande ville d'Espagne : Barcelone, qui dépasse de beaucoup le million d'habitants. Cité fondée par les Phocéens, l'un des plus grands ports de la Méditerranée.

Cette immense ville, située dans l'arc de la Cordillère, s'étale dans une plaine

qui descend en pente douce vers la mer.

La Chevrolet, pilotée par la main ferme de Jules au Sapeur, s'engagea ti-

midement dans les grandes avenues afin de gagner l'hôtel où nos trois Vau-
dois étaient attendus.

(A suivre.) *Jean des Sapins.*

BILLET DE RONCEVAL

Quand on sait tout!...

La Société de Couture vient de perdre une femme de tête : hélas ! Madame Aline ne mènera plus les ventes paroissiales ! On ne verra plus cette digne femme aller et venir, toujours modeste, toujours digne ! C'est comme ça : les bons s'en vont... et les mauvais restent, preuve qu'on en a encore pour un bon moment !

Pourtant, tout de même, cette mort si brusque, en ravissant cette bonne personne, nous a appris une ruse de femme qu'on n'aurait jamais soupçonnée, surtout chez elle.

Voici l'affaire ! Depuis fort longtemps, même en allant chercher au tréfond des temps, jamais on n'avait vu Madame Aline qu'avec une seule robe des dimanches, toujours la même, cette fameuse robe brun foncé, avec ces petits fitripis blancs, tout le long des coutures. On se demandait comment elle faisait : jamais une autre robe, toujours la même, cette fameuse robe brun foncé, avec ces petits affaires blancs qui ne réussissaient pas à la rendre un brin plus gaie. Sans compter que la digne dame n'avait pas l'air d'y vieillir, dans cette robe... tellement que, l'autre semaine, on est tombé des nues quand on a appris le départ de la chère dame, l'inséparable de Madame Justine, de la tante Cécile et de la cousine Evelyne. Dire qu'elle avait passé les septante : on ne l'aurait jamais dit ! C'est bien la

preuve que la vertu conserve et que la bonne conduite est encore le meilleur élixir de longue vie.

Ouais ! tout de même, cette mort nous a appris, comme on vous l'a dit, que la bonne chère âme était aussi rusée que certaines en ont l'air. Sa fameuse robe brun foncé, eh bien ! il vaudrait mieux dire SES fameuses robes brun foncé, parce que, on le sait depuis qu'on a ouvert ses garde-robes, ce n'était pas toujours la même qu'elle prétendait faire rafraîchir à la teinturerie, c'était chaque fois une autre ! Peut-on imaginer une rouerie pareille : chaque fois que l'envie la prenait, elle allait trouver une couturière qui lui devait de la reconnaissance, et elle lui commandait une robe neuve, mais en exigeant qu'elle lui refasse EXACTEMENT la même, avec les mêmes fitripis, tout pareils, et bâtie tout à fait de la même manière ! Là, quand on vous dit qu'il y a des femmes qui s'y connaissent en fait de roublardise !...

Seulement, les dames de Ronceval — pas les toutes bonnes, celles qui se contentent d'avoir un petit choix de vertus — sont soulagées. On ne pourra plus leur vanter la modestie dans la rêtur : elles sourient et vous disent : « Nous, on aime changer de robe de temps en temps ! on n'est pas comme celles qui mettent toute leur vie la même ! »

St-Urbain.